

Les quatre chapitres ont pour toile de fond la migration des idées, des matériaux, des techniques et de la main-d'œuvre. Combiné à l'esprit commerçant, à la passion pour l'innovation et aux conditions économiques favorables des Pays-Bas, ce phénomène a permis de réécrire à chaque fois, au fil du temps, de nouvelles pages de l'histoire glorieuse de l'industrie néerlandaise de la céramique. Malheureusement, il manque dans cette exposition une comparaison entre ces succès et les réalisations céramiques du reste de l'Europe ou du monde au cours de la même période. En outre, les récits des histoires auraient pu être plus limpides et l'exposition aurait été tout aussi réussie avec moins d'objets. Mais il n'y a pas de quoi en faire un drame. Elle mérite bien le (long) voyage jusqu'à Leeuwarden.

Kristin Duysters
(Tr. L. Pierard)

Made in Holland, 400 jaar wereldmerk (Made in Holland, 400 ans d'une marque mondiale), jusqu'au 30 juin 2019 au musée de la céramique *Het Prinsessehof* de Leeuwarden (voir www.prinsessehof.nl/te-zien-en-te-doen/tentoonstellingen/made-in-holland/).

1 Voir *Septentrion*, XLVII, n° 1, 2018, pp. 19-24.

ARTS PLASTIQUES

L'abstraction libératrice de Michaël de Kok

Le peintre néerlandais Michaël de Kok est né en 1958. Bien qu'il se soit formé à la *Rijks-academie* à Amsterdam et qu'il habite aux Pays-Bas, il s'est toujours senti davantage d'affinités avec la tradition picturale flamande et avec des peintres comme Raoul De Keyser (1930-2012)¹.

Michaël de Kok s'est surtout fait connaître par ses paysages. Au début, ils étaient somptueux, paisibles et sans ombre. Ils étaient parfois traversés par une autoroute ou un pont. De temps à autre y figuraient des hommes qui - seuls, généralement - se contentaient de sillonner la nature extraordinaire mais inhospitalière: des randonneurs ou des alpinistes en anorak et sac au dos. Progressivement, la désolation a gagné du terrain. Ici et là, le peintre a disséminé dans ses paysages de mystérieuses constructions, isolées et anguleuses - tels des obstacles auxquels notre regard reste accroché et tels des symboles de la négligence de l'homme envers la nature.

Les couleurs aussi ont changé. Michaël de Kok avait d'abord choisi une palette restreinte. Il utilisait souvent le gris du plat pays: des nuages qui se pourchassent, des ciels bas, l'asphalte mouillé après une averse. Puis ses paysages se sont éclaircis et se sont colorés. De Kok montre ainsi quel excellent coloriste il est. Mais en réalité, les paysages de Michaël de Kok ne sont pas des paysages. S'il s'est toujours inspiré de paysages existants - la nature à proximité de son atelier à Tilburg, mais aussi les Pyrénées françaises et espagnoles où il aime randonner -, le peintre ne se préoccupe pas de proposer des reproductions topographiques exactes. Ses paysages sont



Michaël de Kok
Park, 70 x 90, 2018.

toujours des souvenirs: il les peint souvent de mémoire et, façon de parler, les yeux fermés. Ce sont des paysages anonymes et des panoramas mentaux. Michaël de Kok dit lui-même à ce sujet: «Quand on peint, il y a un moment où l'image peinte chasse l'image du souvenir, où la réalité du souvenir laisse place à la suggestion de ce qui est peint.» De Kok semble dépeindre la réalité visible, mais il s'agit en réalité de «post-images» et d'un monde en peinture.

Le genre du paysage est riche d'une tradition séculaire et d'une histoire captivante. Au xx^e siècle, les peintres ont résolument représenté le paysage à leur manière. À cet égard, De Kok se trouve en excellente compagnie. Le peintre franco-russe Nicolas de Staël s'inspirait lui aussi de ses observations de la campagne et de la mer, mais n'en retenait qu'un fragment qu'il traitait de façon rudimentaire.

Ces dernières années, Michaël de Kok a également commencé à explorer davantage les frontières de la figuration. L'observateur de ses tableaux peut se demander un moment si le ciel, les montagnes, les bâtiments et les chemins qu'ils représentent renvoient bien à

une réalité perceptible. Tout ne devient-il pas, insensiblement, simple question de couleurs, de forme et de peinture en tant que matière? Depuis 2016, De Kok cherche jusqu'où il peut aller dans l'abstraction d'un paysage: nuages, montagnes, lacs, prairies, chemins et bâtiments sont surfaces de couleurs et maniement de palette. De somptueuses nuances de couleurs puis des coups de pinceau qui ondulent et serpentent, et convoquent ainsi une ombre de montagnes, de vallées et de rivières. Le paysage est devenu entièrement peinture.

Depuis quelque temps, il bâtit également une œuvre résolument abstraite: c'est comme s'il avait fait pivoter le paysage d'un quart de tour, l'horizon se retrouvant ainsi «vertical». En général, il peint deux surfaces de couleurs: l'une mate et l'autre plus claire. Elles semblent monochromes mais renferment de subtiles nuances de couleurs, des traits de pinceau et parfois des soupçons d'éléments figuratifs. Ces deux surfaces se côtoient à une frontière que le peintre met sous tension, un horizon vertical qui parfois s'effiloche et semble plus foncé: une bande peinte d'un trait plus épais et

plus vigoureux qui porte en elle d'autres couleurs. Parfois, Michaël de Kok peint les deux surfaces de couleurs sur deux toiles distinctes, qu'il accroche l'une à côté de l'autre avec un interstice minimal.

S'ils sont nés de sa fascination pour le paysage, les tableaux de Michaël de Kok évoluent de plus en plus vers un hommage à la couleur et à la peinture. Quelque part entre Mark Rothko et Barnett Newman, Michaël de Kok emprunte sa propre voie.

Une grande exposition consacrée à l'œuvre de De Kok se tient actuellement au musée *De Pont* à Tilburg, dans le Brabant-Septentrional. On y voit surtout son œuvre abstraite. Mais De Kok continue à peindre des tableaux «figuratifs». La découverte de l'abstraction a été pour lui une libération. Comme si le peintre avait voulu acquérir plus de liberté en se détachant autant que possible de la figuration. Voilà qui ouvre des perspectives. Chaque tableau est liberté en peinture.

Eric Rinckhout (Tr. E. Syssau)

Michaël de Kok au musée *De Pont* à Tilburg. Jusqu'au 20 janvier 2019 (voir www.depont.nl).

- 1 Le S.M.A.K. (musée municipal d'Art contemporain) à Gand propose une grande rétrospective de l'œuvre de Raoul De Keyser jusqu'au 27 janvier 2019.

CINÉMA

Un écheveau de dilemmes : «Zagros», le premier long métrage de Sahim Omar Kalifa

On attendait avec une grande impatience *Zagros*, le premier long métrage du cinéaste flamando-kurde Sahim Omar Kalifa (° 1980) retraçant l'odyssée d'un berger kurde qui finit par atterrir à Bruxelles. Après que deux de ses courts métrages avaient été présélectionnés pour un Oscar, Kalifa put accéder il y a deux ans déjà à l'Académie américaine, la guild des cinéastes qui votent pour l'attribution des Oscars. Or, il s'en est fallu de peu que la vie de Kalifa se terminât en 2001 sur le plancher d'un poids lourd dans lequel on le fit entrer illégalement en Belgique. Initialement il aurait tout aussi bien pu rester un comptable anonyme à l'issue de la formation que l'État irakien l'avait obligé à suivre. Comme Kalifa n'arrêtait pas de parler de cinéma, un ami flamand attira son attention sur la possibilité de suivre une formation cinématographique à l'École des beaux-arts *Sint-Lukas* à Bruxelles. Ainsi Kalifa a pu évoluer et devenir l'un des jeunes cinéastes belges les plus couronnés actuellement.

La semence avait été jetée longtemps avant: enfant au Kurdistan irakien, Kalifa aimait déjà beaucoup regarder des films. À l'âge de 11 ans il acheta un appareil photo et faisait des portraits des habitants de son village. Par la suite il imita, pour s'en moquer, des scènes de films commerciaux kurdes. Au sujet de ses propres films, Kalifa a déclaré au quotidien *De Morgen*: «Je ne fais jamais de film autobiographique, mais mes films reflètent bel et bien des éléments de ma vie. J'ai dû faire beaucoup de choix sous la pression de la